

Rose et Blanche : Les écrivalleries de George Sand ou la naissance d'une écrivaine

Isabelle Bes Houghton
Universidad de las Islas Baleares
isabelle.bes@uib.es

Rebut: 16 de gener de 2023

Acceptat: 22 de febrer de 2023

RESUM

***Rose et Blanche*: els primers textos de George Sand o el naixement d'una escriptora**

Rose et Blanche escrit per Aurore Dudevant i Jules Sandeau sota el pseudònim de J. Sand planteja la pregunta que sempre sorgeix davant un treball col·laboratiu: ¿Quina és l'aportació de cadascun dels autors? Negat per la mateixa escriptora, el paper d'aquesta novella és tanmateix decisiu en el naixement de la futura George Sand. A través de la seva correspondència i de la seva *Història de la meva vida*, entre d'altres, intentarem determinar què va significar aquesta obra per a l'«escolar literari», abans de centrar-nos en tres grans eixos derivats de la seva experiència personal, que puntegen aquesta novella (vida monàstica, matrimoni i els Pirineus) i que revelen la seva immensa aportació.

PARAULES CLAU

George Sand, *Rose et Blanche*, segle XIX, escriptura col·laborativa, matrimoni, convent, Pirineus.

RÉSUMÉ

***Rose et Blanche* : Les écrivalleries de George Sand ou la naissance d'une écrivaine**

Rose et Blanche écrit par Aurore Dudevant et Jules Sandeau sous le pseudonyme de J. Sand soulève la question que l'on se pose toujours devant une œuvre collaborative. Quelle est la participation de chacun des auteurs ? Reniée par la propre écrivaine, le rôle de ce roman est pourtant déterminant dans la naissance de la future George Sand. À travers sa correspondance et

son *Histoire de ma vie*, entre autres, nous tenterons de déterminer ce qu'a signifié cette œuvre pour l'« écolier littéraire », avant de nous attacher à trois grands thèmes, issus de son expérience personnelle, qui jalonnent ce roman (la vie monastique, le mariage et les Pyrénées) et qui dévoilent son immense contribution.

MOTS CLÉS

George Sand, Rose et Blanche, XIX^{ème} siècle, écriture collaborative, mariage, claustration, Pyrénées.

RESUMEN

***Rose et Blanche* : Los primeros textos de George Sand o el nacimiento de una escritora**

Rose et Blanche escrito por Aurore Dudevant y Jules Sandeau bajo el seudónimo de J. Sand plantea la pregunta que siempre surge ante un trabajo colaborativo: ¿Cuál es la contribución de cada uno de los autores? Desmentido por la propia escritora, el papel de esta novela es, sin embargo, decisivo en el auge de la futura George Sand. A través de su correspondencia et su *Historia de mi vida*, entre otros, intentaremos determinar qué significó esta obra para el «escolar literario», antes de centrarnos en tres grandes temas provenientes de su experiencia personal que jalonan esta novela (vida monástica, matrimonio y los Pirineos) y que revelan su inmensa aportación.

PALABRAS CLAVE

George Sand, Rose et Blanche, siglo XIX, escritura colaborativa, matrimonio, convento, Pirineos.

ABSTRACT

***Rose et Blanche*: the scribblings of George Sand or the birth of a writer**

Rose et Blanche written by Aurore Dudevant and Jules Sandeau, under the pseudonym of J. Sand, raises the question that always arises with a collaborative work: What is the contribution of each of the authors? Denied by the writer herself, the role of this novel is nevertheless decisive in the birth of the future George Sand. Through her correspondence and her *Histoire de ma vie*, among others, we will try to determine what this work meant for the “literary schoolgirl”, before focusing on three major themes, resulting from her personal experience, which mark out this novel (monastic life, marriage and the Pyrenees) and which reveal her immense contribution.

KEYWORDS

George Sand, Rose et Blanche, 19th century, collaborative writing, marriage, convent, Pyrenees

Rose et Blanche a fait l'objet de peu d'études en comparaison des autres romans de George Sand. Ces dernières se sont attachées aux descendances de cette œuvre (Tatiana Greene, 1976), à l'influence du roman d'Émile de Kératry *Les derniers des Beaumanoirs ou la Tour d'Helvin* (Kathyryn J. Crecelius, 1985) ou encore à des thèmes plus concrets comme l'androgynie (Françoise Ghillebaert, 2009) et le paradoxe de la claustration (Caroline Jumel, 2016) notamment. Leurs auteures reconnaissent, toutes, l'immense contribution de l'écrivaine dans ce travail collaboratif, comme nous l'examinerons à notre tour plus en détail.

Dans cet article, nous nous proposons d'analyser le rôle de ce roman dans la naissance de l'écrivaine George Sand. À travers ses correspondances et son *Histoire de ma vie*, entre autres, nous tenterons de déterminer ce qu'a signifié cette œuvre pour l'« écolier littéraire » Aurore Dudevant, avant de nous attacher à trois grands thèmes, issus de son expérience personnelle, qui jalonnent ce roman : la vie monastique, le mariage et les Pyrénées.

1. L'« écolier littéraire »

Dans l'hiver 1830-1831, Aurore Dudevant décide d'abandonner son mari violent, ivrogne et infidèle et de partir vivre à Paris pour rejoindre Jules Sandeau qu'elle avait rencontré le 30 juillet 1830. Un arrangement avec Casimir Dudevant lui permet de revenir chaque trimestre passer trois mois à Nohant et revoir sa fille Solange alors âgée d'à peine trois ans¹ et son fils Maurice, huit ans, confié à Jules Boucoiran, un précepteur de confiance (Sand, 1971 : 91). L'objectif de ce déménagement va bien au-delà d'une passion pour un homme. Aurore l'affirme haut et fort dans l'*Histoire de ma vie* : « Je vins à

1. Elle emmènera Solange avec elle au mois d'avril 1832.

Paris avec l'intention d'écrire » (Sand, 1971 : 92). Sa lettre à Jules Boucoiran du 4 mars 1831 révèle une féroce détermination à suivre la carrière littéraire².

À Nohant, elle avait tenté d'écrire un roman qui ne vit jamais le jour et qui, aux dires de la jeune auteure, ne valait rien. Mais cette première tentative et par la suite la rédaction comme nègre littéraire avec Jules Sandeau du *Commissionnaire*, roman posthume d'Alphonse Signol³, lui servit à se rendre compte qu'elle pouvait écrire vite et sans fatigue⁴ et que la littérature avait toutes les chances de lui offrir un métier et surtout « un gagne-pain » (Sand, 1971 : 101). Pendant son trimestre dans la maison familiale, du mois de septembre au mois de novembre 1831, elle écrit d'arrache-pied le roman *Rose et Blanche* pour ce même éditeur B. Renault⁵. Dans une vie matrimoniale de lassitude et de solitude morale absolue, l'écriture est la voie de la liberté, cette dernière passant en premier par l'indépendance financière⁶. Le baron

2. « Je suis plus que jamais résolue à suivre la carrière littéraire. Malgré les dégoûts que j'y rencontre parfois, malgré les jours de paresse et de fatigue qui viennent interrompre mon travail, malgré la vie plus que modeste que je mène ici, je sens que mon existence est désormais remplie. J'ai un but, une tâche, disons le mot, une passion. Le métier d'écrire en est une violente, presque indestructible. Quand elle s'est emparée d'une pauvre tête, elle ne peut plus la quitter. Je n'ai point eu de succès. Mon ouvrage a été trouvé invraisemblable par les gens auxquels j'ai demandé conseil. En conscience, ils m'ont dit que c'était trop bien de morale et de vertu pour être trouvé probable par le public. C'est juste, il faut servir le pauvre public à son goût et je vais faire comme le veut la mode. Ce sera mauvais. Je m'en lave les mains. » (Sand, 1964 : 817-818).

3. Selon Georges Lubin, en juillet 1831, Hyacinthe de Latouche avait procuré à ses amis Aurore et Jules une besogne de librairie : quatre petits volumes in-12 de 230 à 240 pages, payés mille francs, cinq cents à la remise du manuscrit dont cent vingt-cinq à la remise de chacun des petits volumes et cinq cents, trois mois après. *Le Commissionnaire* est publié en septembre chez Baptiste Renault (Sand, 1964 : 936-937). Au dos de sa couverture, *Rose et Blanche* est annoncé sous le titre de *Les Pauvres Filles* par Sandeau, 4 vol. in-12 (Sand, 1964 : 939). Ce deuxième roman bénéficiera des mêmes conditions financières. Et Aurore sera toujours soucieuse de bien récupérer l'argent promis à chaque remise de manuscrit (Sand, 1964 : 942, 972 et 976). Elle se plaindra souvent des retards de paiement de Renault (Sand, 1964 : 980-81).

4. « Je reconnus que j'écrivais vite, facilement, longtemps sans fatigue ; que mes idées, engourdis dans mon cerveau, s'éveillaient et s'enchaînaient, par la déduction, au courant de la plume ; que, dans ma vie de recueillement, j'avais beaucoup observé et assez bien compris les caractères que le hasard avait fait passer devant moi, et que, par conséquent, je connaissais assez la nature humaine pour la dépeindre. » (Sand, 1971 : 101)

5. Le 9 septembre, elle commente à sa mère, Madame Maurice Dupin, de Nohant : « Je travaille le soir à mon roman. Cela m'amuserait beaucoup si je n'étais pas obligée de me dépêcher. Une autre fois, je prendrai plus de latitude avec mon éditeur, afin de travailler pour mon plaisir et sans fatigue. » (Sand, 1964 : 939). La vérité est que George Sand travaillera toujours sous pression, pressée par les problèmes financiers et l'éperon de ses éditeurs successifs.

6. Dans sa lettre à sa mère, Madame Maurice Dupin du 31 mai 1831 à Nohant, elle écrit : « Ce n'est pas du monde, du bruit, des spectacles, de la parure qu'il me faut, Vous seule êtes dans l'erreur sur

Dudevant ne s'oppose pas à son éloignement, mais ne lui concède aucun partage des revenus du domaine de Nohant qu'elle avait entièrement hérité de sa grand-mère, Marie-Aurore de Saxe, ne lui accordant qu'une faible pension mensuelle de deux cent cinquante francs (Sand, 1971 : 108).

À Paris, Aurore commence sa vie « d'écolier littéraire » (Sand, 1971 : 132) avec l'aide de ses amis berrichons⁷ et pour la réussir, mais aussi par soucis économiques, elle adopte la redingote, le pantalon et le gilet en gros drap gris et des bottes à petits talons ferrés. Cet habit de garçon lui ouvre les portes de la vie des arts et de la politique normalement fermées aux femmes et le pouvoir qu'il lui confère en tant qu'« assez homme » (Sand, 1971 : 132) déterminera ses futurs choix d'écrivain. Loin des préjugés provinciaux, perdue dans cette foule immense, la capitale lui apporte l'indifférence nécessaire à sa recherche d'indépendance, de liberté morale et d'isolement poétique :

À Paris, on ne pensait rien de moi, on ne me voyait pas. Je n'avais aucun besoin de me presser pour éviter des paroles banales ; je pouvais faire tout un roman d'une barrière à l'autre, sans rencontrer personne qui ne me dît : « À quoi diable pensez-vous ? » (Sand, 1971 : 135)

Cet anonymat de la capitale, Aurore compte bien le garder jusqu'aux articles de presse et couvertures imprimées, d'autant plus qu'elle connaît la misogynie de certains rédacteurs et critiques⁸ et elle souhaite se protéger du fiel de ses compatriotes de La Châtre⁹. Lorsqu'Hyacinthe de Latouche propose Jules Sand pour auteur de *Rose et Blanche*, elle ne s'y oppose pas. Il lui paraît

mon compte ; c'est de la liberté. (...) Pour moi, il me faut peu de chose la même pension, la même aisance que vous. Mille écus par an et je me trouve assez riche, moyennant que j'aime écrire et que ma plume me fait déjà un petit revenu. Du reste, il est bien juste que cette grande liberté dont jouit mon mari soit réciproque sans cela, il me deviendrait odieux et méprisable, c'est ce qu'il ne veut point être. Je suis donc entièrement indépendante. » (Sand, 1964 : 887-888).

7. Gustave Papet, Félix Payat, Alphonse Fleury, Hyacinthe de Latouche, Émile Regnault, Gabriel Planet, entre autres.

8. « Quant à la *Revue de Paris*, il a été tout à fait charmant. Nous lui avons porté un article incroyable ; Jules l'a signé (...) il est bon que je vous dise que M. Véron, le rédacteur en chef de la *Revue* déteste les femmes et n'en veut pas entendre parler. Il a les écrouelles. » (Sand, 1964 : 783-784).

9. À Charles Duvernet, le 19 janvier 1831, en évoquant Jules Sandeau : « J'ai décidé que je l'associerai à mes travaux ou que je m'associerai aux siens (comme vous voudrez). Tant y a qu'il me prête son nom, car je ne veux pas paraître, et que je lui prête mon aide quand il en aura besoin. Gardez-nous le secret sur cette association littéraire ! (Vraiment ! j'ai un choix d'expression délicieux !) On m'habille si cruellement à la Châtre (vous n'êtes pas sans le savoir je pense), qu'il ne manquera plus que cela pour m'achever. » (Sand, 1964 : 783).

d'ailleurs légitime qu'un ouvrage « ébauché » par elle, mais « refait en entier ensuite par Jules Sandeau » (Sand, 1971 : 138) porte un nom inspiré de celui de son amant.

Et cependant, dans sa correspondance, une tout autre vérité éclate quant à l'écriture à quatre mains de cette œuvre. Après avoir écrit et réécrit le premier volume en entier en suivant les conseils de Latouche et l'avoir remis à l'imprimeur (Sand, 1964 : 947-948), elle avoue, dans sa lettre à Émile Regnault du 20 septembre, faire « d'immenses corrections au 2^d volume » écrit par Sandeau qui doit être remis à l'éditeur le 30 septembre (Sand, 1964 : 946). Elle regrette devoir faire vite et mal. Début octobre, Jules Sandeau tombe gravement malade, elle le supplie d'arrêter d'écrire et de songer à elle (Sand, 1964 : 957). Mais le 11 octobre, alors que le délai approche, l'impression sera déclarée le 19 novembre, elle confesse à son ami Regnault lui avoir reproché sa paresse lorsqu'il allait bien et désormais sa maladie à présent qu'il est malade (Sand, 1964 : 965). Écrit-elle seule les trois derniers volumes ? Elle parle bien de « mon » roman et pas de « notre » roman le 8 octobre lorsqu'elle apprend qu'Émile est amoureux d'une sœur de la Charité : « Est-ce la sœur Raphaël dont vous me parliez un soir ? Vous voulez donc être le héros de mon roman ? » (Sand, 1964 : 963). Le 28 octobre, à son amie Laure Decerfz¹⁰, elle avoue ne plus travailler qu'à corriger des épreuves et à se faire « mousser » c'est-à-dire « courir les journaux et (...) leur demander naïvement de dire du bien de mon livre avant qu'il ait paru et sur ma parole » (Sand, 1964 : 972). Le 15 novembre, le roman est presque fini,¹¹ mais l'éditeur payant peu à peu, Aurore « livre lentement le manuscrit afin qu'il ne fasse pas banqueroute » (Sand, 1964 : 982). Dans la correspondance, plus aucune mention n'est faite de Jules Sandeau et tout porte à croire qu'Aurore a porté seule l'écriture et la remise des derniers manuscrits. N'écrit-elle pas à Charles Duvernet le 15 novembre¹² :

J'ai toujours les plus beaux projets du monde, mais ce que je fais me fait mal au cœur, *Blanche et Rose* sont deux stupides créatures, la plus dégoûtante

10. Laure Decerfz est la fille du docteur Joseph Decerfz, médecin de Mme Dupin de Francueil, la feue grand-mère d'Aurore.

11. Malade et prise en charge par son ami étudiant en médecine, Émile Regnault, elle écrit à Jules Boucoiran à la même date : « Grâce à ses soins assidus et à sa lancette bienfaisante, j'espère échapper à cette mauvaise plaisanterie qu'on appelle mort subite, et qui est bien la plus sottise chose du monde, quand on a encore comme moi presque tout un volume à faire » (Sand, 1964 : 980).

12. Cette lettre se termine par un mot de Jules Sandeau qui semble sans équivoque : « Aurore te parle aussi de *Rose et Blanche* : elles vont t'arriver crottées, déformées, poitrinaires, étiques ; par amitié pour l'auteur, soigne-les bien et offre-leur l'hospitalité. Je suis plus inquiet sur la santé d'Aurore que sur l'avenir de ses œuvres (Sand, 1964 : 984).

et ennuyeuse composition que je connaisse. Dieu merci, j'en serai bientôt débarrassée. Gardez-vous bien, mes amis, d'en jamais lire une page, mais faites-moi l'amitié de dire à tout le monde que c'est charmant et que vous l'avez relu trois fois avec enthousiasme, le tout afin que Mr Regnault fasse ses affaires et nous fasse faire les nôtres. (Sand, 1964 : 984).

Début décembre, les dernières feuilles n'ont toujours pas été livrées, faute de paiement de l'éditeur (Sand, 1964 : 988).

Quand pour des raisons économiques — le premier pseudonyme ayant bien vendu — son second éditeur, Ernest Dupuy, tient à conserver le pseudonyme pour la publication d'*Indiana*, elle accepte de garder le nom de famille et en change seulement le prénom pour celui de George qui lui paraît « synonyme de Berrichon, Jules et George, inconnus au public, passeraient pour frères ou cousins » (Sand, 1971 : 139). Ce nom de plume masculin servira au succès du premier roman de George Sand et la protégera des préjugés relatifs à l'exercice de l'écriture féminine. À la sortie d'*Indiana* en mai 1832, les journaux s'évertuent en éloges¹³, « insinuant que la main d'une femme avait dû se glisser çà et là pour révéler à l'auteur certaines délicatesses du cœur et de l'esprit, mais déclarant que le style et les appréciations avaient trop de virilité pour n'être pas d'un homme » (Sand, 1971 : 174).

Au moment de leur séparation en mars 1833, Aurore abandonne à son ancien amant la propriété pleine et entière de l'ouvrage, engagement sur lequel elle a loyalement tenu sa parole, comme le souligne George Lubin (1971 : 1336). Malgré ses réfutations postérieures à multiples reprises, une lettre à Charles Meure, le 27 janvier 1832, rend incontestable l'autorat de ce roman :

Je vous avais défendu de me parler de mes *écrivaileries*. Bien loin d'avoir fait de la politique, j'ai fait un misérable roman sans conséquence que je n'ai pas signé, qui s'écoule modestement chez mon éditeur, et dont je ne me suis pas réservé un seul exemplaire afin de n'être jamais tentée d'en assommer la *bénévolence* de mes lecteurs. (Sand, 1966 : 16)

Ces *écrivaileries* contiennent pourtant les prémices de la grande écrivaine. On y retrouve trois grands thèmes qui lui sont propres et chers,

13. Dans le Figaro du 24 mai 1832, VIIe année n° 145 : « Toutes les émotions douces et vraies, tout l'intérêt haletant d'un récit bien fait et bien conduit, toute la vivacité d'impressions jeunes et senties, tout ce qui fait un livre qui parle à l'âme et au cœur, vous le trouverez dans ce livre en deux volumes qui a pour titre Indiana ». En ligne, <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k2673525/f1.image>, consulté le 29/11/2022.

issus de son expérience toute personnelle : la vie au couvent, le mariage, les Pyrénées et Nérac¹⁴.

2. Les prémices de la grande écrivaine

a. *La vie monastique*

Le 12 janvier 1818, à l'âge de treize ans, à la requête de Mme Dupin de Francueil, effrayée de l'ignorance et de la rusticité de sa petite-fille, Aurore entre comme élève au couvent des Dames Augustines anglaises, rue des Fossés-Saint-Victor à Paris. Elle y restera jusqu'au début mai 1820. En proie aux continuelles disputes de famille entre sa grand-mère et sa mère, la jeune fille « martyrisée par un amour humain vraiment déraisonnable » (Karénine, 1899 : 155) y trouve le repos et une certaine insouciance au milieu de compagnes de son âge et dans un milieu cadré, équilibré et calme. Ce séjour lui apporte un élément qui, toute sa vie, sera tellement important pour elle : l'épanouissement individuel au sein d'une atmosphère fraternelle¹⁵ (Declercq, 2008 : 499). Elle y rencontre même une mère de substitution qui devient sa confidente et sa conseillère : la sœur Marie-Alicia (Mary-Alicia Spiring)¹⁶ (Sand, 1970 : 925).

Au bout de trois ans, Aurore désire prendre le voile et cette exaltation religieuse inquiète tant son aïeule qu'elle la retire immédiatement du cloître dans le seul dessein de la marier.

Après son retour à Nohant, se retrouvant seule avec sa grand-mère et Deschartres, elle a « le mal du couvent comme on a le mal du pays. » (Sand, 1970 : 1024). Elle y regrette la régularité des journées placides du cloître, les amitiés sans nuages, le « bonheur sans secousse ». Et après la naissance de Maurice, en 1824, elle le réintègre pour faire face à sa tristesse et son manque d'envie de vivre (Sand, 1971 : 48).

Cette expérience monastique marquera son œuvre littéraire. « Moitié *mystique*, moitié *artiste* » (Sand, 1971 : 307) comme elle se définira plus tard,

14. Nous ne développerons pas dans ce court article d'autres thèmes autobiographiques pourtant bien présents dans *Rose et Blanche*, comme le thème de l'orpheline, celui de la musique, du travestissement de femme en homme, de la critique des membres du clergé...

15. « L'existence en commun avec des êtres doucement aimables et doucement aimés est l'idéal du bonheur. » (Sand, 1970 : 1024).

16. « ... j'ai besoin d'une mère, J'en ai deux en réalité qui m'aiment trop, que j'aime trop, et nous ne nous faisons que du mal les unes aux autres. (...), mais soyez pour moi une mère à votre manière. Je crois que je m'en trouverai bien. » (Sand, 1970 : 923).

elle invente dans *Rose et Blanche* deux personnages qui ont chacun l'un de ses deux penchants : Blanche la novice et Rose la comédienne et cantatrice. Les deux protagonistes finissent d'ailleurs par s'interchanger les destins et se fondre en une, Rose se cloître et Blanche se marie à l'homme que Rose aime.

Le couvent des Augustines dans le roman, cette maison religieuse « une des plus en vogue à Paris pour l'éducation des demoiselles de qualité » (Sand, 1831, Tome 3 : 91) n'est pas sans rappeler le couvent des Anglaises. Il a le même aspect gothique et effrayant : l'escalier de pierres raide derrière la porte d'entrée, la cour pavée entourée de constructions non percées¹⁷, le cloître pavé de pierres sépulcrales avec têtes de mort, ossements en croix et inscriptions latines, le préau et son parterre de fleurs¹⁸, le jardin vaste et planté de superbes marronniers¹⁹, le dédale de couloirs obscurs, d'escaliers, de galeries qui ne conduisent à rien, et l'architecture bizarre mêlant nouvelles constructions et édifices primitifs qui se referment sur vous et vous étouffent²⁰ (Sand, 1970 : 871-872). Rose y possède une mansarde pour cellule avec la même vue sur Paris au-dessus des marronniers²¹ que celle d'Aurore (Sand, 1970 : 945).

17. « Rose et Mariette qui l'accompagnait montèrent une vingtaine de marches et se trouvèrent dans une petite cour carrée sur laquelle aucune pièce du bâtiment n'avait vue. Ce carré de murs sans croisées était le seul aspect triste du couvent » (Sand, 1831, Tome 4 : 154).

18. « Au sortir du parloir, Rose se trouva dans une longue galerie qui, dans tous les couvens, porte spécialement le nom de *cloître*. C'était le lieu des sépultures d'honneur, avant la loi qui interdit d'enterrer les morts dans l'intérieur de Paris. Toutes ces tombes formaient un pavé de longues dalles couvertes d'inscriptions latines et anglicanes. Les plus anciennes étaient effacées par le frottement des pieds ; mais sur toutes on voyait la tête de mort et les ossements en croix gravés en tête de l'épithaphe. Malgré ces objets lugubres, ce cloître n'avait rien de triste ; de grandes croisées cintrées y jetaient une clarté joyeuse et laissaient voir un joli parterre regorgeant des plus belles fleurs. Encadré dans le carré du cloître, ce parterre s'appelait, suivant l'usage des couvens et des anciens manoirs, le *préau*. » (Sand, 1831, Tome 4 : 173-174).

19. « Rose aperçut au bout du cloître une porte ouverte sur un jardin vaste, aéré, profond, planté de marronniers à la verdure riche et sombre. » (Sand, 1831, Tome 4 : 174).

20. « Le reste de la maison, bâtie à différentes époques très-reculées, suivant la convenance de la communauté, et nullement d'après les règles de la symétrie, forme un labyrinthe inextricable au premier abord, et dont il est impossible d'apprécier la vaste étendue et la bizarre disposition. Les différens corps de logis se communiquent entre eux par une suite de détours sombres et froids, où le jour en glissant produit des effets de lumière et de perspective dignes de Rembrandt. » (Sand, 1831, Tome 4 : 174).

21. « C'était la plus élevée, une espèce de mansarde ; mais elle dominait un coup d'œil magnifique. Le jardin occupait le premier plan ; au-dessus des masses vigoureuses des grands marronniers, le Panthéon élevait sa riche coupole et sa croix étincelante. Plus loin, Notre-Dame semblait porter tout entière sur ses légers arceaux et se tenir suspendue par enchantement sur la cité brumeuse. Le reste n'était plus qu'un pittoresque mélange de blanc, de jaune et de brun, que parsemaient

La jeune comédienne autant que l'écrivaine y entre avec terreur et le cœur gros. La réclusion est ressentie par les deux jeunes filles comme une pénitence, punition imposée par la grand-mère (Sand, 1970 : 866) et terreur d'enfant et menace constante de la mère de Rose « pour la retenir dans la dépendance » (Sand, 1831, Tome 3 : 147).

Au bout de trois mois, les deux se sont habituées à la claustration et y trouvent un certain bonheur (Sand, 1831, Tome 4 : 1). Elles y rencontrent une confidente qui les comprend comme personne ne l'a jamais fait. La mère de substitution d'Aurore, Sœur Marie-Alicia, devient dans la fiction Mademoiselle Adèle (Sand, Tome 4, 1831 : 14).

Et enfin, autant Rose qu'Aurore²², après avoir quitté le couvent, s'y réfugient à nouveau pour recouvrer le calme et l'amitié nécessaires après une vie d'orage et de fatigue (Sand, Tome 5, 1831 : 247). Comblée de tendresse, Aurore y regrette tout et particulièrement la quiétude :

Je me demandais si je n'avais pas résisté à ma vocation, à mes instincts, à ma destinée, en quittant cet asile de silence et d'ignorance, qui eût enseveli les agitations de mon esprit timoré et enchaîné à une règle indiscutable une inquiétude de volonté dont je ne savais que faire. (Sand, 1971 : 48)

Son présent dans le monde lui paraît vide. Son avenir effrayant. Or la vie cloîtrée est une parenthèse hors du temps où l'on oublie le passé, où l'on rêve l'avenir semblable au présent (Sand, 1970 : 1024).

Le couvent perçu auparavant comme une prison devient le refuge de la liberté mentale, où chacun s'appartient véritablement, où personne ne dépend de personne (Sand, 1971 : 49). Aurore mariée appartient désormais au baron Dudevant. Son fils Maurice, encore très jeune, dépend d'elle. Dans le roman, Rose parviendra à cette vie à soi, délivrée des tourments du monde, qui est refusée à Aurore. La vie monastique libère l'héroïne du joug de la société qui aurait pu la mener à la dépression ou au suicide :

L'air de la liberté n'est plus nécessaire à celle qui a traversé le monde et connu les hommes. De l'amitié, du loisir pour étudier, du soleil, de l'air et des fleurs, c'est ce dont se compose une existence de religieuse, et que faut-il de plus au cœur que l'amour et la gloire ont trahi ? Si l'on détruisait les couvents, quelques

quelques bouquets de verdure, et que la Seine coupait de son écharpe bleue, jetée en plis capricieux sur cette carte géographique. » (Sand, 1831, Tome 4 : 189).

22. Tout début 1825, elle va faire une retraite dans le couvent des Dames Augustines anglaises, prise d'une tristesse malade et épuisée depuis l'allaitement de son fils d'un an et demi.

existences rejetées de la société, quelques âmes trop délicates pour le grossier bonheur de la civilisation n'auraient plus de terme moyen entre le spleen et le suicide. (Sand, 1831, Tome 5, 251)

Comme le souligne Caroline Jumel, le couvent est « une source de réalisation du moi dans le domaine féminin » (Jumel, 2016 : 48). Il le sera d'autant plus dans les romans qui suivront, particulièrement *Lélia* (1839) qui deviendra abbesse.

La vie monastique qui n'est, dans *Rose et Blanche* ou *Lélia*, qu'un des thèmes parmi d'autres deviendra matière à part entière d'un roman tout entier : *Spiridion* (1839).

b. Le mariage

Dans ce premier roman, comme dans ceux qui suivront (*Indiana*, *Valentine*, *Le secrétaire intime*, etc.), Aurore critique férocement l'institution du mariage et dénonce l'injustice qu'elle signifie pour les femmes. Elle s'inspire pour cela de sa propre expérience matrimoniale.

Après sa sortie du couvent, en avril 1820, Aurore revient vivre chez sa grand-mère. Mme Dupin de Francueil, malade et sentant la mort proche, a pour seul objectif de marier sa petite-fille au plus vite. Elle ne veut pas la laisser sans guide et sans appui dans la vie (Sand, 1970 : 1011). Mme de Pontcarré et sa mère firent des propositions vite refusées. Mais en janvier 1821, se présente un prétendant plus sérieux, riche, 50 ans, général d'Empire. L'aïeule n'accepte cependant pas la suggestion de son cousin René de Villeneuve, le trouvant trop âgé et voulant Aurore heureuse²³, même si une telle différence d'âge était très commune à l'époque²⁴. Le 26 décembre 1821, faisant suite à une attaque d'apoplexie dix mois auparavant, elle meurt sans avoir réussi à marier sa petite-fille et en laissant René de Villeneuve tuteur de cette dernière.

Aurore aura la chance de pouvoir choisir son mari²⁵. Sa mère conteste le testament et reprend la tutelle de sa fille, l'emmenant avec elle à Paris. La jeune fille rejette plusieurs offres de mariage faites à ses oncles, dont « de très

23. « J'ai été si heureuse avec mon vieux mari, que je n'ai pas trop peur pour toi d'un homme de cinquante ans ; mais je sais que tu ne souscirais pas... » (Sand, 1970 : 1027).

24. George Sand donne l'exemple du duc de Caylus, « qui à soixante-cinq ans, a épousé, il y a deux ans, mademoiselle de La Grange, qui en avait seize. » (Sand, 1970 : 1027).

25. « Je me sentis enfin libre, par la force des choses, de rompre le vœu de ma grand-mère et de me marier selon mon cœur (comme avait fait mon père), le jour où je m'y sentirais portée. » (Sand, 1970 : 1127).

satisfaisantes, pour parler le langage du monde, sous le rapport de la fortune et même de la naissance » par des gens qui ne la connaissent pas et qui ne songent qu'à faire « une affaire » (Sand, 1971 : 16). Le 19 avril 1822, elle fait la connaissance de Casimir Dudevant, ami des Roëttiers du Plessis. En juin, elle accepte la proposition de mariage que ce dernier lui fait directement, contrairement aux usages qui veulent que la demande soit réalisée de parent à parent. Et après une longue discussion financière avec Sophie-Victoire Dupin qui insiste sur le régime dotal pour protéger les propriétés de Nohant, le contrat de mariage est signé et les noces sont célébrées le 17 septembre dans la capitale.

Si Aurore et Casimir ne se sont pas mariés par amour ni par passion, c'est à une « amitié à toute épreuve » qui les mènerait à un « tranquille bonheur domestique » (Sand, 1971 : 27) qu'ils aspirent. Dans toutes ses fictions et particulièrement dans *Rose et Blanche*, les termes amour et mariage s'opposent. Le mariage est synonyme de dévotion, « profession »²⁶ comme l'affirme Sœur Olympie, « une affaire sérieuse » (Sand, 1831, Tome 5 : 171).

Mais contrairement à Blanche, sa première héroïne, « victime offerte en expiation » (Sand, 1831, Tome 5 : 197), son union n'est pas un sacrifice. Rose aurait pu suivre le destin d'Aurore et accepter la demande en mariage du bon ami Laorens, mais elle y préfère le couvent. L'écrivaine y avait songé à la mort de sa grand-mère²⁷. Regrette-t-elle son choix huit ans après ? Son quotidien avec Casimir, loin d'être aussi parfait qu'il aurait pu paraître à leur rencontre²⁸, a été tumultueux, elle est tombée amoureuse et surtout elle se rend compte qu'elle a perdu ce qui lui est le plus cher : la liberté²⁹. Elle gagnera son indépendance à

26. D'ailleurs, le jour de ses noces, l'ancienne novice Blanche est « parée comme au jour de sa profession » (Sand, 1831, Tome 5 : 177).

27. « Je ne renonçais point à l'idée de me faire religieuse. Ma courte visite au couvent avait ravivé mon idéal de bonheur de ce côté-là. Je me disais bien que je n'étais plus dévote à la manière de mes chères recluses ; mais l'une d'elles, madame Françoise, ne l'était pas et passait pour s'occuper de la science. Elle vivait là en paix comme un père dominicain des anciens jours. La pensée de m'élever par l'étude et la contemplation des plus hautes vérités au-dessus des orages de la famille et des petites misères du monde me souriait une dernière fois. » (Sand, 1970 : 1128)

28. Dans une lettre à Madame Maurice Dupin du 31 mai 1831 à Nohant : « ... le fait est que mon mari fait tout ce qu'il veut, qu'il a des maîtresses ou n'en a pas, suivant son appétit ; qu'il boit du vin muscat ou de l'eau claire selon sa soif ; qu'il entasse ou dépense selon son goût, qu'il bâtit, plante, change, achète, gouverne son bien et sa maison comme il l'entend. » (Sand, 1964 : 886)

29. Dans cette même lettre : « Pour moi, ma chère maman, la liberté de penser et d'agir est le premier des biens. Si l'on peut y joindre les petits soins d'une famille, elle est infiniment plus douce ; mais où cela se rencontre-t-il ? Toujours l'un nuit à l'autre, l'indépendance à l'entourage ou l'entourage à l'indépendance. Vous seule pouvez savoir lequel vous aimeriez mieux sacrifier. Moi, je ne sais pas supporter l'ombre d'une contrainte, c'est là mon principal défaut. » (Sand, 1964 : 886)

force de travail forcené, habitant dans un appartement de misère, constamment accablée de dettes à ses débuts. La vie monastique, redorée par le blason des souvenirs de jeunesse, peut donc lui paraître un idéal d'épanouissement pour une femme meurtrie par la vie. Car Rose est indéniablement le pendant d'Aurore : celle à qui il « fallait une existence d'exception », au « caractère ardent », à la « sincérité sauvage » et à la « philosophie sceptique » qui s' « isolait de cette société toute d'usage et de convention » dont elle était la victime, toujours « en dehors de sa destinée » et qui « généreuse dans son amour, [...] était venue se briser contre les glaces de l'opinion », sauvée par l'art seul, source de « jouissances vraies, mais passagères » (Sand, 1831, Tome 5 : 238-240).

Ce premier roman pose déjà les ciments de l'œuvre de la future George Sand quant au lien conjugal et à l'amour. Toutes ses héroïnes auront deux attitudes face au mariage : soit elles se réaliseront en tant que femmes indépendantes, soit elles se dévoueront corps et âme pour leur union comme consolation ou en sacrifice. Toujours des êtres partagés dans une lutte interne entre leurs aspirations et les conventions, souvent double comme Rose et Blanche ici (Valentine et Louise, Sylvia et Fernande, Fiamma et Bonne, Lélia et Pulchérie), elles contribueront à porter le roman de mariage sandien en « véritable genre littéraire romantique » comme le souligne Michel Arlette³⁰ (1977 : 34).

c. Les Pyrénées et Nérac

Le 5 juillet 1825, Casimir Dudevant et Aurore quittent Nohant pour les Pyrénées. Ils rejoignent les sœurs Jane et Aimée Bazouin, amies intimes du couvent qui sont accompagnées de leur père. Ils séjournent à Cauterets et à Bagnères au mois de juillet et août.

Aurore revit et abandonne sa mélancolie. Elle s'extasie devant les montagnes de Cauterets et Saint-Sauveur qu'elle parcourt presque tous les jours en faisant des courses de 8, 10, 12 et 14 lieues à cheval. Elle découvre la merveille des Pyrénées : le cirque de Gavarnie « un rocher de douze cents toises de haut et taillé à pic comme une muraille » (Sand, 1964 : 163)

30. « Sand et Balzac ont contribué tous les deux à faire du roman de mariage un véritable genre littéraire romantique. La comparaison entre leurs œuvres permet de saisir la singularité de cette romancière du mariage qu'est George Sand, spécialement entre 1832 et 1844. [...] Sand, bien plus que Balzac, invente et développe à propos du mariage, une expression romanesque du sacré. » (Arlette, 1977 : 34)

et ses chemins « effrayants » au bord du précipice pour y parvenir³¹. Ce paysage sublime l'a fait délicieusement frémir. La grotte du loup à Lourdes « sinistre » ou *las Espeluches* et ses piliers d'architecture gothique à l'escalade « périlleuse » la laisse en admiration. Mais ce sont les vues panoramiques ouvertes sur la montagne dont elle dépeint les couleurs, les plans comme dans un tableau d'artiste qui lui font ressentir le ravissement kantien :

Le plus beau pays du monde, le torrent d'un bleu d'azur, les prairies d'un vert éclatant, un premier cercle de montagnes couvertes de bois épais, et un second à l'horizon d'un bleu tendre qui se confondait avec le ciel, toute cette belle nature éclairée par le soleil couchant, vue du haut d'une montagne au travers de ces noires arcades de rochers, derrière moi la sombre ouverture des grottes, j'étais transportée. (Sand, 1964, 165)

Dans une lettre à sa mère, écrite à Bagnères, le 28 août 1825, elle avoue être dans un tel enthousiasme pour les Pyrénées qu'elle ne va « plus rêver et parler, toute [s]a vie, que montagnes, torrents, grottes et précipices » (Sand, 1964, 165). Ce séjour marquera en effet son œuvre : *Rose et Blanche*, comme nous allons le voir, mais aussi *Lavinia* et *Lélia*³².

Tout le chapitre II du tome I (Sand, 1831 : 47-77) de *Rose et Blanche* est dédié à Tarbes, ville visitée par les époux Dudevant, début juillet 1825, dans leur descente sur les Pyrénées. Dans la fiction, les protagonistes, le riche Horace Cazalès et son ami, le peintre Laorens, s'y rendent au printemps 1825, juste quelques mois avant le voyage d'Aurore. On y retrouve le « beau ciel », les « eaux vives », les « constructions bizarres faites d'énormes galets apportés par le gave », et jusqu'au « rendez-vous forain »³³ de son journal de voyage

31. « Pour arriver à ce prodige et pour en revenir nous avons fait 12 lieues à cheval sur un sentier de 3 pieds de large au bord d'un précipice qu'en certains endroits on appelle l'échelle et dont on ne voit pas le fond. » (Sand, 1964 : 163).

32. À ce sujet, voir Jean Fourcassié, « George Sand et les Pyrénées » dans *Bulletin de l'Université de l'Académie de Toulouse*, mai 1934, pp. 237-254.

33. « Ils traversèrent l'Adour sur un pont de marbre, et passèrent rapidement au travers de ces rues de cailloux, propres et aérées, que des ruisseaux d'une eau cristalline arrosent sans cesse, et que bordent des maisons basses, invariablement construites en galets de rivière. Enfin ils atteignirent l'immense place du marché dont la principale beauté consiste à encadrer un vaste espace de ciel méridional si pur et si bleu. Ce ne fut pas sans peine que le postillon parvint à se faire jour parmi la foule assemblée pour les fêtes de la foire, et à gagner la porte de l'Hôtel-de-France. » (Sand, 1831, Tome 1 : 67).

de l'époque³⁴ (Sand, 1971 : 59). Horace et Laorens arpentent eux aussi les Pyrénées (Sand, 1831, Tome 2 : 26).

Début septembre 1825, le couple se rend chez le baron Dudevant, père de Casimir dans la propriété de Guillery, près de Nérac, où il passera l'hiver (Aurore y restera jusqu'à la fin janvier 1826). Nérac est un autre espace de *Rose et Blanche*, celui du château de Mortemont de Mademoiselle de Cazalès, la sœur d'Horace chez qui Rose, la comédienne, est envoyée. Les forêts de pins et de chênes-lièges, les genêts épineux, les mousses luxuriantes, le sable fin (Sand, 1971 : 73) sont également présents dans le chapitre « Les Landes » du Tome II (Sand, 1831 : 159-164). En traversant les pinèdes, Horace se laisse aller à l'illusion poétique et se rappelle son enfance heureuse à la campagne, l'enfance qu'Aurore a eu dans les jardins du domaine de Nohant.

La nature que ce soit à la montagne ou à la campagne, lieu de pure extase et de méditation, sera toujours source d'inspiration poétique pour l'écrivaine et objet de tableaux sublimes tout au long de son œuvre.

Conclusion

Aurore écrit déjà ici une histoire qui est une parabole à partir d'éléments autobiographiques, où elle fait éclater « la puissance des exemples ». (Sand, 1869 : 181). Il est incontestable que *Rose et Blanche* est la première brique de l'édifice sandien. Si son confrère Balzac dénonce, dans sa *Comédie humaine*, les travers d'une société qu'il observe de l'extérieur, Aurore quant à elle, s'observe d'abord elle-même : ses tensions, ses contradictions entre son idéal et son quotidien, entre ses désirs individuels de femme et les conventions sociales qui brident, asphyxient, tuent. Comme le souligne Yves Chastagnaret :

Aux yeux de G. Sand, l'écrivain a pour mission de mettre sa propre expérience, sa propre sensibilité, quand elle se trouve en accord avec le mouvement général, le processus historique, au service de la théorie, de la recherche, d'aller, dans un mouvement vraiment dialectique, du singulier au collectif. (Chastagnaret, 2006 : 41)

L'année d'après, George Sand prendra son envol et *Indiana* aura un immense succès qui ne se démentira pas jusqu'à la fin de sa vie. Son œuvre montrera qu'elle saura aussi observer le monde et partir à l'assaut de cette

34. Rapporté vingt-deux ans plus tard dans son *Histoire de ma vie*.

société qu'elle dépendra sous tous ses angles, toujours à partir de drames individuels et anonymes.

Bibliographie

- Michel Arlette, « Structures romanesques et problèmes du mariage chez George Sand, d'Indiana à La Comtesse de Rudolstadt », *Romantisme*, n° 16, 1977, p. 34-45. En ligne, DOI : <https://doi.org/10.3406/roman.1977.5094>, consulté le 29/11/22.
- Yves Chastagnaret, « Les hésitations génériques dans les premières œuvres de George Sand » in *George Sand, Pratiques et imaginaires de l'écriture* de Brigitte Diaz et Isabelle Hoog-Naginski, Presses universitaires de Caen, 2006, 35-41. En ligne, <https://books.openedition.org/puc/9788?lang=fr>, consulté le 1/2/23.
- Kathryn J. Crecelius, « Rose et Blanche : La dernière œuvre d'apprentissage de George Sand », in *Présence de George Sand*, n° 22, 1985.
- Françoise Declercq, « Du mysticisme à l'indépendance » chez George Sand », *Adolescence*, 2008/2 (T. 26 n°2), p. 493-507. DOI : 10.3917/ado.064.0493. En ligne, <https://www.cairn.info/revue-adolescence-2008-2-page-493.htm>, consulté le 29/11/22.
- Jean Fourcassié, « George Sand et les Pyrénées » dans *Bulletin de l'Université de l'Académie de Toulouse*, mai 1934, p. 237-254.
- Françoise Ghillebaert, *Disguise in George Sand's novels*, New York, Peter Lang, 2009.
- Tatiana Greene, « De J. Sand à George Sand, Rose et Blanche de Sand et Sandeau et leur descendance », in *Nineteenth-century French Studies*, 4 (3), 1976, p. 169-182. En ligne <https://www.jstor.org/stable/23536165>, consulté le 28/11/22.
- Caroline Jumel, « Le Paradoxe de la Clausturation dans Rose et Blanche de J. Sand », *Chimères* n° 29 (1), 2016, p. 38-50 En ligne, DOI: 10.17161/chimeres.v29i1.6355, consulté le 29/11/22.
- Wladimir Karénine, *George Sand, sa vie et ses œuvres*, Paris, Plon et Nourrit, 1899.
- Marie-Reine Renard, « Féminisme et religion dans l'œuvre de George Sand », *Revue d'histoire de philosophie religieuses*, n° 84-2, 2004, p. 163-178.
- George Sand, *Correspondance*, George Lubin (éd.), Tome I (1812-1831), Paris, Garnier, 1964.
- George Sand, *Correspondance*, George Lubin (éd.), Tome II (1832-juin 1835), Paris, Garnier, 1966.

- George Sand, *Histoire de ma vie*, dans *Oeuvres autobiographiques*, George Lubin (éd.), Tome I, Paris, Gallimard, 1970.
- George Sand, *Histoire de ma vie*, dans *Œuvres autobiographiques*, George Lubin (éd.), Tome II, Paris, Gallimard, 1971.
- George Sand, *Lettres à Marcie*, dans *Les sept cordes de la lyre*, Paris, Michel Lévy frères, 1869.
- J. Sand, *Rose et Blanche ou la comédienne et la religieuse*, 5 volumes, Paris, B. Renault éditeur, 1831.
- Françoise Van Rossum-Guyon, « La correspondance comme laboratoire de l'écriture, George Sand (1831-1832) », *Revue des Sciences Humaines*, n° 221, 1991, p. 87-104.